

LA FIGURE DU BARBARE TURC DANS L'IMAGINAIRE FRANÇAIS MÉDIÉVAL (XII^e-XV^e SIÈCLES)

Marina Lushchenko, candidate au doctorat
Département d'études françaises, hispaniques et italiennes
Université de Colombie-Britannique
Vancouver, CB, Canada

Résumé

La représentation des Turcs se construit, dans les textes médiévaux français, autour d'une composante centrale : la barbarie. La notion de "barbare" est liée d'une manière fondamentale à celle de "civilisé", l'une étant définie en opposition à l'autre: le barbare, c'est l'étranger à la civilisation; c'est ce qui est hors du centre, à l'extérieur. Se mettent ainsi en scène les affrontements entre "Nous" et les membres du camp opposé, "Eux", perçus comme menaces au bien-être de "notre" culture, de "notre" identité. On se propose ici d'examiner par quels procédés les auteurs médiévaux français parviennent à inscrire les Turcs dans une longue lignée de peuples barbares ennemis de l'Occident. L'intérêt de l'étude est d'illustrer que l'usage du terme "barbare" vis-à-vis des Turcs, dont il devient une des facettes identitaires, obéit à des critères politiques et vise à masquer les projets expansionnistes des Occidentaux eux-mêmes, tout en rendant inadmissibles et illégitimes les conquêtes turques.

Abstract

As evidenced by medieval French narratives, barbarity is a key element in the Western representation of the Turks. The notion of « barbarian » is fundamentally linked and diametrically opposed to that of « civilized » : the barbarian is a stranger to the civilisation, a foreigner, an outsider. Thus, confrontations between « us » and the members of the opposing camp, « them », arise, the latter being perceived as a threat to the well-being of « our » culture and identity. We intend here to examine how medieval French authors proceed to inscribe the Turks in a long line of barbarian peoples hostile to the West. The main interest of this study is to illustrate that the usage of the label « barbarian », applied to the Turks, fulfills political criteria and aims to conceal the expansionist plans of the Westerners themselves while making the Turkish conquests unacceptable and illegal.

Plan

Introduction

Quelques remarques sur le corpus

Le Turc et l'ethnisation de la conscience historique occidentale

Le barbare turc et le topos de l'invasion

- i. Formation de la figure du Turc comme envahisseur
- ii. Place de l'envahisseur turc dans le discours militaire occidental

La cruauté inhumaine du barbare turc

Le barbare turc et son manque de civilisation

Le comportement sauvage du Turc

Le Turc et l'égoïsme civilisationnel européen

Conclusion

INTRODUCTION

Depuis les Turcs seldjoukides adversaires des premiers croisés jusqu'aux Turcs ottomans d'un Bajazet menaçant la paix de l'Europe occidentale, s'impose, dans la mémoire collective française, l'image du Turc belliqueux et redoutable : la violence, la destruction, la cruauté, en un mot la barbarie, deviennent, dans le discours militaire, synonymes de cet Autre qu'est le Turc, adversaire traditionnel de l'Occident.¹

La représentation du Turc en tant qu'opposant se construit, dans les textes médiévaux français, autour d'une composante centrale : la barbarie. Le terme de "barbare" est lié d'une manière fondamentale à celui de civilisé, car l'un est défini en opposition à l'autre: le barbare, c'est l'étranger à la civilisation, du point de vue du civilisé; c'est ce qui est hors du centre, à l'extérieur. La figure de l'ennemi est également une composante essentielle de la définition de « Soi », dans ce sens que les représentations dans lesquelles on stigmatise l'ennemi, le concurrent, l'étranger, reflètent un objectif implicite de définir et de faire adhérer à des valeurs, à des traditions, à des croyances qui définissent « notre » monde. Se mettent donc en scène les affrontements entre « Nous » et les membres du camp opposé, « Eux », perçus comme menaces au bien-être de « notre » culture, de « notre » identité. Le binôme civilisation/barbarie s'inscrit donc, dans un sens large, dans le concept de l'altérité et par cela même contribue à une meilleure compréhension et définition de sa propre identité.

¹ Il nous semble important de préciser dès le début, pour éviter toute confusion, que nous utiliserons le terme "Turc" dans son acception moderne, se référant à l'ensemble des peuples de l'Asie Centrale dont les conquêtes au Moyen-Orient et en Asie Mineure (c'est cette dernière qui nous intéresse) ont abouti à la fondation de l'Empire des Seldjoukides (et, par la suite, au sultanat de Roum en Asie Mineure) et de l'Empire ottoman. Nous nous rendons parfaitement compte que le terme "Turc" n'avait pas toujours à l'époque médiévale la même signification qu'aujourd'hui et désignait, surtout dans des textes littéraires dont les chansons de geste, l'ensemble des Sarrasins, ou Musulmans. En ce qui concerne la notion de "français", elle est bien plus vague lorsqu'il s'agit de la période médiévale. Nous adopterons la définition courante du terme, celle qui se réfère aux langues, aux identités sociales et culturelles, aux gens des régions situées au nord de la Loire. Le terme "latin" sera utilisé de façon plus générale pour désigner l'Occident chrétien pas opposition à l'Orient hérétique.

La déshumanisation et la diffamation étant des conditions nécessaires à l'acte de guerre, la représentation de l'ennemi ne se borne pas à être un des moyens de propagande visant à persuader le public ciblé d'agir d'une façon particulière contre quelqu'un désigné, pour des raisons religieuses, politiques ou autres, comme adversaire. Le rapport centre/périphérie, exemplifié par l'utilisation de la notion "barbare" par celui qui se voit comme "civilisé", représente aussi un élément de référence et de comparaison et s'accompagne parfois d'un nationalisme arrogant. D'où le mépris envers l'autre, réduit à une dimension, à un type (barbare) ou – s'il s'agit d'un peuple entier – à un ethnotype, comme le note B. Westphal: "Nationalisme et ethnotypicité vont souvent de pair, car la volonté nationaliste (manifeste ou non) se sustente à la source d'ethnotypes soigneusement triés. L'ethnotype renforce une identité rêvée pour soi-même (ethnotype mélioratif) et/ou par opposition (agon) aux entités voisines, considérées comme irrévocablement autres (ethnotype péjorative)."²

Bien sûr, il faut employer avec précaution le terme "nationalisme" lorsque l'on parle de la période médiévale, mais il est indéniable que le caractère barbare devient, dans le cas des Turcs, une propriété turque par une identification d'un groupe de gens au peuple entier, ce qui mène à la construction de l'ethnotype dans la conscience collective de la société regardante, dans notre cas, la société médiévale occidentale. En qualifiant les Turcs de barbares, les Occidentaux se placent automatiquement dans une position privilégiée, supérieure, comme étant les représentants de la civilisation, donc du centre, par rapport à la barbarie, c'est-à-dire, l'extérieur, la frontière.

Le mot "barbare" ne se réfère pas seulement à une position éloignée du centre géographique ou culturel, mais comporte une image négative marquée qui avait subi très peu de

² B. Westphal, "Pour une approche géocritique des textes. Esquisse", *La géocritique mode d'emploi*, Limoges, Pulim, 2001, p. 37.

changements depuis des siècles. D'origine accadienne ou sumérienne, le mot "barbare" serait vieux de plusieurs milliers d'années, observe A. Desjacques, s'étonnant qu'"un mot si ancien, ayant été repris avec peu de variations linguistiques par des hautes civilisations qui se sont succédées, soit encore employé à notre époque, dans un sens si peu altéré..."³ Constamment désigné comme "barbare", l'ennemi turc n'est par conséquent plus défini uniquement en termes politiques (envahisseur), mais également en termes historiques (barbare), s'inscrivant dans une longue lignée des peuples barbares adversaires du monde civilisé.⁴ N'en donnons qu'un exemple. Philippe de Mézières dresse, dans son *Epistre lamentable et consolatoire*, le portrait suivant du sultan Bazajet, où celui-ci apparaît comme le successeur direct des célèbres barbares des siècles précédents : "fort et orible tyrant appelé Baseth, droit lieutenant en meurs et cruauté des roys Athilla et Tothilla, roys des Huns, des Vandales et des Goths".⁵

Ces quelques considérations générales faites, voyons brièvement les traits distinctifs atemporels du barbare typique, résumés de la façon suivante par A. Rousseau:⁶

1. Le barbare vient de loin, d'un pays étranger à la civilisation de référence
2. Le barbare se montre cruel et destructeur
3. Le barbare s'exprime dans une langue incompréhensible
4. Le barbare manque de culture, est un ignorant
5. Le barbare est un sauvage poussant des cris de guerre

Appelé "barbare" par les auteurs médiévaux, le Turc acquiert, du même coup, les traits évoqués plus haut, consacrés par l'usage. Examinons de plus près comment les auteurs médiévaux

³ A. Desjacques, "Y a-t-il une civilisation de Barbares? Le cas des Mongols dans l'histoire", *Lieux et figures de la barbarie*, Cecille – EA 4074, Université Lille 3, 2007, p. 1.

⁴ Voir, notamment, W.R. Jones, "The Image of the Barbarian in Medieval Europe", *Comparative Studies in Society and History*, 13, 1971, p. 376-407.

⁵ Philippe de Mézières, « Epistre lamentable et consolatoire », *Œuvres de Froissart*, éd. K. de Lettenhove, t. 16, Bruxelles, Librairie Victor Devaux et Cie, 1872, p. 452.

⁶ Cité par A. Desjacques, *op. cit.*, p. 1-2.

français exploitent la notion de “barbare” pour créer la figure de l’ennemi, dont elle devient une des facettes identitaires. Mais, d’abord, arrêtons-nous un instant sur les principes qui nous ont guidé dans le choix des textes du corpus et, ensuite, sur le processus d’ethnisation qui a eu lieu dans la conscience historique occidentale du Moyen Âge à l’égard des Turcs et qui s’avère être une étape importante dans la formation de l’image du barbare turc dans l’imaginaire médiéval français.

QUELQUES REMARQUES SUR LE CORPUS

Avant de passer à l’analyse proprement dite, arrêtons-nous un instant sur les principes qui nous ont guidé dans le choix des textes de notre corpus.

L’imaginaire collectif trouve son reflet dans divers types de textes et, pour en avoir une idée aussi complète que possible, il faut interroger des textes appartenant à des domaines différents. C’est surtout vrai pour l’époque médiévale, où les frontières entre les genres étaient floues, pour ne pas dire inexistantes, comme le constate, par exemple, Frédéric Duval dans un ouvrage récent, Lectures françaises de la fin du Moyen Âge.⁷ Ainsi, Duval préfère substituer à la notion équivoque de “littérature” celle, plus neutre, de “lecture”, sans prendre en considération les critères génériques ou stylistiques qui, appliqués aux textes médiévaux, ne lui semblent assez “opérateurs”. F. Duval divise en plusieurs groupes l’ensemble de textes auxquels les Français médiévaux avaient accès: lectures religieuses et morales, lectures scientifiques, lectures historiques et, enfin, lectures de fiction. Chacun de ces groupes est subdivisé en plusieurs catégories. Ainsi, les lectures religieuses comprennent, entre autres, la Bible et les écrits hagiographiques ; parmi les lectures scientifiques figurent les écrits géographiques (dont les

⁷ F. Duval, *Lectures françaises de la fin du Moyen Âge. Petite anthologie commentée de succès littéraires*, Genève, Droz, 2007.

récits de voyage) et la littérature encyclopédique ; les lectures historiques comprennent les chroniques, les anecdotes historiques et les textes sur l'histoire de l'Antiquité ; enfin, parmi les lectures de fiction sont rangés le roman, l'épopée et la nouvelle.

Une telle délimitation du champ littéraire nous semblant très juste et convaincante, nous avons établi notre propre corpus en nous inspirant de la « grille » proposée par F. Duval. Y figurent, par conséquent, des textes de fiction, des récits de voyage, des chroniques, des traités de croisade, bref, toute forme d'expression écrite du regard français sur l'Autre turc.

LE TURC ET L'ETHNICISATION DE LA CONSCIENCE HISTORIQUE OCCIDENTALE

Une fois établi le premier contact des Occidentaux avec les Turcs au cours de la Première croisade, ceux-ci n'ont plus quitté le champ de vision des Européens, si ce n'est que pour des périodes assez brèves (par exemple, le premier tiers du XIII^e siècle marquant le déclin du Sultanat de Roum). Les trois siècles et demi de tensions et de conflits entre Européens et Turcs ont été un laps de temps suffisant pour la formation dans l'Occident d'une image ou, plutôt, d'une série d'images fixées autour de cet adversaire héréditaire qu'était le Turc. Le nombre de ces images se ramenait, pour la vaste majorité des gens, à quelques stéréotypes, la nature desquels était conditionnée par le seul phénomène social qui réunissait régulièrement les Européens et les Turcs, à savoir la guerre. Le Turc était devenu, dans la conscience collective occidentale, synonyme de pillard, de destructeur, de monstre de cruauté. Aussi les relations interethniques au niveau politique – d'habitude d'ordre militaire (guerres, croisades) – ont-elles été à l'origine du processus de catégorisation, défini dans la psychologie sociale comme l'action de classer les gens et les objets en fonction de l'idée qu'ils posséderaient la même nature, la

même essence.⁸ Dans le cas des Turcs, c'est le facteur nation qui va jouer un rôle central dans la formation de l'image de l'ennemi, comme nous allons le voir plus loin.

Cette généralisation dont les Turcs sont devenus l'objet dans l'Europe médiévale s'avère particulièrement importante dans la politique lorsqu'il s'agissait de définir et de fustiger l'ennemi. L'enjeu consistait à créer une représentation collective des Turcs, un portrait généralisé et caricatural de sorte que la seule évocation de cette nation fit venir à l'esprit des images, dans lesquelles prédominaient la violence, la cruauté, la terreur. De cette manière apparaissait la possibilité de typifier l'ennemi et de l'inscrire, par conséquent, dans un système de représentations propre à une doctrine militaire spécifique, que ce soit la « guerre sainte » ou une expédition contre la piraterie turque dans la mer Egée. Point n'était besoin de recourir à une peinture nuancée de l'adversaire. Une attribution de caractéristiques indifférenciées à l'ennemi – il va sans dire, à connotation péjorative – était tout ce qu'il fallait pour manipuler l'opinion publique et créer, par la suite, un consensus en faveur de la guerre, objectif ultime de tout discours dirigé contre un ennemi.⁹

S'étendant du XI^e au XV^e siècle, les expéditions militaro-religieuses menées par les Européens contre les Turcs ont largement contribué à élaborer, au cours de la période médiévale, une série de représentations des Turcs qui débouchent finalement sur la création non tellement d'un type de l'ennemi, mais sur celle de l'ethnotype, notion imagologique se référant à un modèle où les traits de caractère d'une nation – réels ou fictifs – apparaissent comme

⁸ Voir *Introduction à l'étude des représentations sociales et des stereotypes*, eds. A. Heine, Charlotte van den Abeele et Nicolas van der Linden, Université libre de Bruxelles, 2006, <www.ulb.ac.be/psycho/psysoc/TPcandi/TP2006.rtf>; B. Bédard, J. Déziel, et L. Lamarche, *Introduction à la psychologie sociale*, Canada, Éditions du Renouveau Pédagogique Inc., 1999; P. Delhomme, T. Meyer, *La recherche en psychologie sociale*, Paris, Armand Colin, 2002.

⁹ Voir E. Said, "Islam Through Western Eyes", *The Nation*, le 26 avril 1980. Le chercheur affirme que la représentation occidentale du monde musulman se réduit à une série de "crude, essentialized caricatures... presented in such a way as to make that world vulnerable to military aggression."

représentatifs de l'ensemble de cette nation, sans que les différences culturelles, sociales ou religieuses soient prises en compte.¹⁰ Pendant le Moyen Âge, les politiques identitaires européennes ont fait un recours fréquent à des propos avec une forte connotation ethnique, de telle sorte que le mot « turc » a finalement perdu en partie son sens premier, nombre de textes l'utilisant pour désigner un ennemi abstrait, généralisé, en dehors du monde occidental chrétien.¹¹ Le Turc est ainsi présenté comme essentiellement un Autre, comme un ennemi à combattre. L'éloignement de l'actualité de la guerre aurait bien sûr réduit la force de la haine ressentie par les Occidentaux envers les Turcs, mais tel n'était pas le cas. L'antagonisme pour le Turc s'est élaboré en Europe pendant des siècles comme résultat de conflits presque incessants, où le Turc a toujours été de l'autre côté de la barrière. Cela explique le caractère irréductible et tenace de l'antagonisme qui a finalement conduit à une ethnicisation de la conscience historique en Occident. C'est ainsi que toute tentative de paix ou d'alliance avec les Turcs est considérée comme vouée, a priori, à l'échec, du fait que les Européens et les Turcs sont perçus comme adversaires éternels, d'où l'impossibilité de tout rapprochement. Une telle prise de position vis-à-vis du Turc est bien illustrée dans les *Chroniques* de Froissart, où l'amitié entre le duc de Milan et le sultan Bajazet est présentée comme quelque chose de si inhabituel qu'elle demande une longue explication qui commence ainsi:

A considerer les paroles dessus dites comment l'Amourath-Bacquin parloit et devoit de messire Galeas, conte de Vertus et seigneur de Milan, on se puet et doit esmerveillier, car on le tient pour crestien et homme baptisié et regénéré à nostre foy et creance, et luy envoioit tous les ans dons et presens de oyseaulx et de chiens ou de fins draps ou de fines toilles de Rains...¹²

¹⁰ B. Westphal, *op. cit.*, p. 35.

¹¹ Ainsi, dans les chansons de geste, le terme "turc" peut se référer tant aux Turcs qu'aux Arabes et à d'autres peuples orientaux.

¹² Jean de Froissart, *Œuvres de Froissart*, ed. K. de Lettenhove, Bruxelles, Librairie Victor Devaux et Cie, 1872, t. 15, p. 253-54.

Notons encore que le sentiment d'antagonisme suscité par l'ennemi commun, le Turc, chez les Occidentaux se trouve renforcé, dès le début de l'époque des croisades, par le fait que les Turcs professent une religion autre que le christianisme, ce qui possède, pour ainsi dire, le statut de péché impardonnable du point de vue du chrétien médiéval. L'opposition entre les deux mondes – occidental et turc – reçoit, en conséquence, un caractère ethnico-religieux, puisque le Turc est décrit comme ennemi non seulement en raison de sa nationalité, mais aussi de sa religion.

Pour stigmatiser le Turc et l'enfermer dans une image particulière, tous les ressorts ont été mis en usage. Les harangues politiques, les sermons des prédicateurs ont apporté une contribution importante à la formation de cette représentation du Turc, sans oublier le rôle décisif des chroniques, des chansons de geste, des romans courtois qui ont véhiculé à grande échelle une image stéréotypée de l'ennemi turc et en ont fixé les traits les plus reconnaissables. On constate ainsi que, quand il s'agit des rapports entre Européens et Turcs, la dimension d'affrontement se trouve présente à de nombreux niveaux, - social, politique, religieux et culturel, - et s'étend à la représentation de l'ensemble du peuple turc comme ennemi. En effet, les Turcs sont le plus souvent mentionnés en tant que foule homogène et anonyme, composée de gens qui ne se distinguent aucunement les uns des autres, à part quelques chefs militaires qui, eux, sont bien dotés de certains traits de caractère personnels qui font d'eux des individus, des personnages historiques à part entière (Kerbogha, Zengui, Mourad, Bajazet). Mais, dans l'ensemble, les Turcs posséderaient tous les mêmes vices (par exemple, la cruauté envers les prisonniers) ; ils agiraient toujours de concert, que ce soit pour attaquer, prendre la fuite ou piller ; ils subiraient, enfin, tous le même destin sans exception.¹³ Le fait de montrer les Turcs de cette manière va alimenter

¹³ *Chronique du religieux de Saint-Denys contenant le règne de Charles VI de 1380 à 1422*, éd. M. L. Bellaguet, 1842, Paris, Editions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1994, p. 507 (désormais *Saint-Denis*): *In eo*

l'imaginaire collectif occidental et mettre en marche le processus au cours duquel se forme, en Occident, l'idée que non pas une partie du peuple – les soldats en temps de guerre, - mais bien les Turcs dans leur ensemble partagent les mêmes modes de comportement et les mêmes caractéristiques. Cette image du Turc (*a priori* fausse) va servir d'instrument de propagande dans l'Occident médiéval et explique aussi la radicalité du langage et des images qui accompagnent la représentation de l'ennemi. Durant la période médiévale, le phénomène s'est déroulé avec une continuité notable et, souvent, les auteurs sont allés jusqu'à demander l'extermination totale de l'ennemi, - le génocide, on dirait aujourd'hui - comme si c'était le seul moyen d'éliminer cette menace perpétuelle qu'étaient les Turcs. Un exemple illustrant cette haine irreconciliable envers l'ennemi concerné nous est fourni par le roman *Li Fet des Romains*, où les partisans de Pompée reprochent à celui-ci ses plans d'alliance avec les Turcs contre César et essayent de l'en dissuader, en lui proposant une guerre totale avec les Turcs : « Tuit li duc de Rome deussent assembler tote la gent d'occident et de vers bise et de vers pluviol, et aller en orient tant que tuit li Turc fussent ocis et Babiloine et Damas et lor autres citez destruites. »¹⁴

Bien que l'action se passe dans l'Antiquité, – c'est-à-dire dans un passé lointain par rapport à la date de composition de l'œuvre (XIII^e siècle), - il tombe sous le sens que, pour les lecteurs du XIII^e siècle, le parallèle avec l'actualité politique contemporaine, les croisades, était évidente.

Telles sont quelques attitudes importantes que l'on peut observer dans nos textes lorsqu'il s'agit de créer une image puissante de l'ennemi. L'insistance sur le caractère homogène de l'ennemi, autrement dit l'approche ethnique, nous permet, en plus, de saisir certains aspects du

quoque conflictu decem mille eternis tradende incendiis infelices animas exhalarunt (« Dix mille Infidèles périrent dans cette journée. C'étaient autant de malheureux condamnés aux flammes de l'enfer »).

¹⁴ *Li fet des Romains, compilé ensemble de Saluste et de Suetoine et de Lucan*, éd. Louis-Fernand Flutre, Paris. Droz, 1935, p. 558 (désormais *Fet*).

fonctionnement de l'imaginaire et de la perception médiévale de l'Autre. Comme nous l'avons mentionné plus tôt, l'attribution de traits caractéristiques à un peuple dans son entièreté fait partie du processus de catégorisation. Celui-ci préside aux stéréotypes. Si le peuple dont il est question se présente comme ennemi de celui qui parle, il va, probablement, être affublé de stéréotypes d'infériorité.

Les Turcs, entre autres, ont fait l'objet de ce processus d'ethnisation dans l'Europe et, pour revenir à notre sujet principal, dans la France médiévale. Le peuple dans son ensemble a été réduit à un nombre de stéréotypes négatifs faisant partie du champ lexical de la barbarie. Dans la section suivante, nous allons étudier ces stéréotypes et analyser les besoins idéologiques auxquels ils auraient pu correspondre dans le contexte historique, social, politique et culturel de l'époque.

LE BARBARE TURC ET LE TOPOS DE L'INVASION

Le barbare est, avant tout, un étranger venu de loin, un envahisseur qui menace de déferler sur le monde dit civilisé pour piller, brûler, détruire. Or, le topos de l'invasion occupe une place importante dans la structuration du discours militaire médiéval dirigé contre les Turcs. Ceux-ci sont présentés aussi comme des envahisseurs qui mettent en danger la civilisation dans la même lignée que les barbares de l'Antiquité (Sarmathes, Scythes, Huns) et ceux du Haut Moyen Âge (Arabes, Germains, Slaves).

Du point de vue argumentatif, il est intéressant de noter que le couple de mots « turc » et « invasion » est souvent employé soit au début d'un texte soit au début d'une section d'un texte, centrée sur les Turcs. La plupart des chroniques relatant la Première croisade commencent par l'arrivée du pape Urbain II à Clermont prêcher la croisade, en réponse à l'invasion turque de

l'Asie Mineure.¹⁵ D'autres œuvres, de nature plus générale et qui, en plus des conflits avec les Turcs, couvrent les événements politiques impliquant d'autres états et nations (par exemple, la *Chronique du Religieux de Saint-Denis* de Michel Pintoin, ou les *Chroniques* de Froissart), suivent le même principe : dès la première mention des Turcs apparaît le thème de l'invasion. Ainsi, la première fois que Michel Pintoin mentionne les Turcs, c'est à l'occasion des assauts que le sultan ottoman Mourad donne à Constantinople. Quant à Froissart, les Turcs apparaissent sur les pages de son œuvre, quand le roi de Hongrie fait savoir aux princes chrétiens d'Occident que le sultan Bajazet est sur le point d'envahir son royaume.

Par la suite, il suffira à tout auteur d'écrire « turc » pour que le lecteur y associe immédiatement le mot « invasion ».¹⁶ Cette insistance sur l'interchangeabilité des vocables « turc » et « invasion » dans les textes remplit, bien sur, un objectif rhétorique, qui est de faire montrer les Turcs sous une lumière particulière. Mais, d'autre part, cette insistance s'explique par des considérations d'ordre historique : des vagues successives d'envahisseurs turcs ont, pendant des siècles, troublé le monde chrétien, de sorte que « turc » finit par être tout naturellement accolé à la notion d'invasion dans l'imaginaire médiéval. Dans ce cadre historique d'emploi, le mot « turc » utilisé de façon interchangeable avec le mot « invasion », est devenu l'envahisseur par antonomase.

¹⁵ Foulcher de Chartres, "Historia Hierosolymitana", *RHC, Documents occidentaux*, t. 3, Paris, Imprimerie impériale, 1856, p. 321: *Audiens etiam interiores Romaniae provincias, a Turcis super Christianos occupatas, impetu feroci perniciose subdi... Alpes transmeando in Gallias descendit.* ("Il [le pape] apprit en outre que les Turcs s'étaient jetés avec une féroce impétuosité sur les provinces intérieures de la Remanie, les avaient conquises sur les Chrétiens ... Il passe les Alpes, descend dans les Gaules... »).

¹⁶ Cette vision du Turc fait partie d'une attitude occidentale globale vis-à-vis de l'Orient musulman synonyme de danger militaire: "Not for nothing did Islam come to symbolize terror, devastation, the demonic hordes of hated barbarians. For Europe, Islam was a lasting trauma. Until the end of the seventeenth century the "Ottoman peril" lurked alongside Europe to represent for the whole of Christian civilization a constant danger... the European representation of the Muslim, Ottoman, or Arab was always a way of controlling the redoubtable Orient", E. Said, *op. cit.*, p. 59-60).

i. Formation de la figure du Turc comme envahisseur

La construction de ce lieu commun – envahisseur turc – commence dans nos documents de base par l'évocation constante du goût prononcé pour la conquête chez les Turcs, s'expliquant par leur nature guerrière, leur prééminence dans l'art de guerre (*in re militari et equestri elegantia*),¹⁷ qui a permis aux Turcs de conquérir de grands territoires. Le métier des armes semble être leur seule passion et occupation, l'amour de la guerre les poussant constamment à l'attaque. Adeptes de la foi musulmane, ils combinent cette passion pour la guerre avec la ferveur religieuse qui les incite à s'acharner particulièrement contre les chrétiens et en enlever les terres, l'une après l'autre. C'est ce motif du « plus grand ennemi des chrétiens » qui apparaît à maintes reprises dans les sources occidentales du Moyen Âge. Guillaume de Tyr caractérise, par exemple, Sanguin/Zengui, l'émir turc qui prend Edesse, de « li pesmes ennemis de la Crestienté, tres puissanz Turc »¹⁸ et s'afflige de voir arriver de Perse de nouvelles hordes turques cherchant, comme toujours, à nuire aux chrétiens (« ...por troubler la crestienté. C'estoit une fontaine qui tarir ne pooit... »).¹⁹ Quelques siècles plus tard, la situation ne s'est pas améliorée, les Turcs continuant à porter préjudice aux chrétiens, comme ce « Basat », c'est-à-dire Bajazet, qui « mains maulx avoit fait a la crestianté ».²⁰

Les Turcs visent sans cesse les possessions territoriales chrétiennes, leur idée fixe étant de se rendre maîtres de toute la chrétienté, objectif ambitieux qu'ils se donnent au début de l'époque des croisades, mais qu'ils ne parviennent à réaliser qu'en partie vers la fin du Moyen Âge avec la conquête de la plus grande partie de l'Europe orientale et de Constantinople, haut

¹⁷ Guibert de Nogent, "Gesta Dei per Francos", *RHC, Documents occidentaux*, t. 4, Paris, Imprimerie nationale, 1879, p. 131.

¹⁸ Guillaume de Tyr, « Historia », *RHC, Documents occidentaux*, t. 1, Paris, Imprimerie royale, p. 709.

¹⁹ *Ibid.*, p. 484.

²⁰ *Le livre des fais du bon messire Jehan le Maingre, dit Bouciquaut, mareschal de France et gouverneur de Jennes*, éd. D. Lalande, Genève, 1985, p. 159 (désormais *Bouciquaut*).

lieu de la chrétienté. Presque tous les textes médiévaux sur les Turcs font état de leur *desiderio exestuans omnis christianitatis imperium pociundi*.²¹ Ces propos belliqueux de la part des Turcs se font d'autant plus menaçants et inquiétants qu'ils sont souvent mis dans la bouche des Turcs eux-mêmes. Dans la *Gesta Francorum*, l'émir turc Kerbogha promet ainsi à son suzerain de vaincre toutes les terres chrétiennes jusqu'à la Pouille: *Ante vestram non ero rediturus presentiam donec regalem urbem Antiochiam et omnem Syriam sive Romaniam atque Bulgariam usque in Apuliam adquisiero mea forti dextera, ad deorum honorem et vestrum et omnium qui sunt ex genere Turcorum*.²²

Le début du XV^e siècle voit toujours les Turcs briguer les territoires chrétiens, comme l'annonce le sultan Mourad dans un discours adressé aux prisonniers français qui traduit l'esprit guerrier des Turcs évoqué plus haut : « Le plus grant desir que j'ai en ce monde c'est de moy employer au service de nostre loy, en accomplissant les nobles fais d'ames et en conquerrant sur la crestienté. »²³ Les textes du corpus nous permettent de constater que les Européens médiévaux ont vécu dans l'appréhension de voir les Turcs se présenter un jour sur leur territoire et y apporter la mort et la destruction, comme cela était arrivé à d'autres états chrétiens. La terreur ressentie pour le Turc en Occident s'exprime d'une façon remarquable dans *L'Epistre lamentable et consolatoire* de Philippe de Mézières, où l'auteur propose, pour récupérer les grands seigneurs français faits prisonniers des Turcs dans la bataille de Nicopolis (1396), d'aller combattre les Turcs plutôt que de payer la rançon, puisque, avec cet argent, Bajazet pourrait

²¹ Saint-Denis, *op. cit.*, t. 5, p. 319 : « désir de soumettre sous leur domination toute la chrétienté ».

²² *Histoire anonyme de la première croisade*, éd. L. Bréhier, Paris, Société d'édition "Les Belles Lettres", p. 119 (désormais *Anonyme*): "Je ne repaîtrai pas en votre présence avant d'avoir acquis de ma forte main la ville royale d'Antioche, toute la Syrie et la Romanie et la Bulgarie jusqu'à la Pouille, en l'honneur de nos dieux, de vous et de tous ceux qui sont de la race turque".

²³ « Relation de la Croisade de Nicopoli par un serviteur de Gui de Blois », *Œuvres de Froissart*, éd. K. de Lettenhove, Bruxelles, Librairie Victor Devaux et Cie, 1872, t. 16, p.426.

bien « venir prestement acquerre les autres royaumes de la crestienté, laquelle chose... il afferme ou concistoire de son orgueil... ». ²⁴

La peur chez les Occidentaux devant l'expansion tentaculaire de l'empire seldjoukide, mais surtout ottoman, trouve son expression, entre autres, dans des énumérations minutieuses des pays chrétiens qui tombent en possession des conquérants turcs. Ainsi, Hugues de Sainte-Marie, moine de Fleury-sur-Loire, auteur d'*Itineris hierosolymitani compendium*, donne, au sujet de la conquête de l'Asie Mineure un récit très détaillé : *Imperium enim orientale a Turcis et Pincennatis graviter infestabatur ; et jam Cappadocia minor et major, et Phrygia major et minor, et Bithynia simul et Asia, Galatia quoque et Lybia et Pamphilia, et Isauria, et Lycia, et insulae principales illarum regionum, Chio videlicet et Mithylena, ab eis captae tenebantur.* ²⁵

Le récit des conquêtes turques ressemble de près à celui qui apparaît dans la lettre apocryphe de l'empereur byzantin, Alexis I Comnène, à Robert, comte de Flandres. Là aussi se trouve la liste des provinces de l'Asie Mineure envahies par les Turcs. La narration se fait plus dramatique encore par le refus de l'« empereur » de continuer la liste : *et multae aliae regiones et insulae, quas non valemus modo enunciare... ab eis iam invasae sunt, et fere iam nihil remansit Constantinopolis, quam ipsi minantur citissime nobis auferre, nisi auxilium Dei et fidelium christianorum latinorum velociter nobis subvenerit.* ²⁶ Les auteurs des siècles

²⁴ Philippe de Mézières, *op. cit.*, p. 479.

²⁵ Hugues de Sainte-Marie, "Itineris Hierosolymitani Compendium", *RHC, Documents occidentaux*, t. 5. Paris, Imprimerie nationale, 1895, p. 363 : "Les Turcs et les Petchenègues infestaient sérieusement l'Empire oriental; et, déjà, ils tenaient entre leurs mains la Cappadoce mineure et majeure, la Phrygie majeure et mineure, et la Bythinie et l'Asie, la Galatie et la Lybie et la Pamphilie et l'Isaure, et la Lycie, et les îles principales de ces régions, comme le Chios et la Mythilène" (notre traduction).

²⁶ *Epistolae et chartae historiam primi belli sacri spectantes quae supersunt aevo aequales ac genuinae. Die kreuzzugsbriefe aus den Jahren 1080-1100*, éd. H. Hagenmeyer, Innsbruck, 1901, p. 130 (désormais *Epistolae*): "et beaucoup de régions et d'îles que nous ne sommes même pas en mesure d'énumérer... ont déjà été envahies par eux [les Turcs], et maintenant il ne reste presque rien, à part Constantinople, qu'il menacent de nous enlever dans le plus bref délai, à moins que l'aide divine et celle des fidèles latins ne viennent vite à notre secours" (notre traduction). Sur l'authenticité de la lettre, voir C. Paparrigopoulos, "Lettre d'Alexis I Comnène à Robert I, Comte de Flandre", *Bulletin de correspondance hellénique*, 4.4, 1880, p. 24-29; E. Joranson, "The Problem of the spurious letter of the emperor Alexius to the Count of Flanders", *American Historical Review*, 55, 1950, p. 805-821; F.L. Ganshof,

postérieurs, Michel Pintoin et Philippe de Mézières, poursuivent sur la même ligne. Dans la *Chronique* de Michel Pintoin, les conquêtes de Mourad en Europe sont énumérées après celles de son père en Orient. La continuité dans la politique de conquête menée par les sultans ottomans ne laisse pas de doute que l'expansion turque va se poursuivre jusqu'à l'Europe occidentale :

*Addiderunt hunc patrem valde audacem et in armis strenuum habuisse, cui in Grecia et Armenia multa prospere successerant. At ubi diem signavit ultimum, is paterni propositi compos factus, Walaquiam et Bulgariam, regiones Hungarie conterminas, occupaverat vi armorum. Pluries dixisse fertur Francigenis, quod, peractis inchoatis in Hungarie partibus et adjacentibus regionibus, ipsum [le roi de France] intendebat sine dubio visitare.*²⁷ Philippe de Mézières, dans *l'Épître lamentable et consolatoire*, s'inscrit dans le même mode de pensée, en complétant la liste des conquêtes d'Ourkhan et de Mourad par celles de Bajazet : « À la confusion de la crestienté le dit Amourath et son fils ont soubmis à leur seignourie l'empire de Constantinoble, l'empire de Boulgerie, le royaume de Macédoine, toute Grèce, le royaume de Rasse, le royaume de Servie, le royaume de Bosne et la double Walaquie, toute Albanie, la plusgrant part de la Mourée et une partie d'Esclavonne jusques aux confins de la seignourie de Venise et jusques en Hongrie, auquel royaume Dieu vueille aidier, car il est en très-grant peril. »²⁸

Que ressort-il de cette évocation détaillée et quelque peu fastidieuse des conquêtes turques dans les textes médiévaux ? Au lieu de décrire la soumission de l'Asie Mineure par les

“Robert le Frison et Alexis Comnène”, *Byzantion*, 31, 1961, p. 57-74; *Lettre (fausse?) d'Alexis au comte Robert I de Flandre*, éd. P. Riant, Paris, 1979, p. 129-136. À ce sujet, Jean Flori écrit : “La plupart des historiens estiment qu’il s’agit d’un faux, *excitatoria* pour la croisade, rédigé entre 1093 et 1105; selon M. de Waha, la lettre d’Alexis I Comnène à Robert le Frison, une révision, *Byzantion*, t. 47, 1977, p. 113-125, cette lettre non datée serait pour le fond authentique mais à mettre en rapport avec Robert II plutôt qu’avec Robert le Frison, mort en 1093; elle daterait de 1095; elle aurait pu recevoir des retouches jusqu’à la version utilisée par Guibert de Nogent”, Jean Flori, *Croisade et Chevalerie: XI^e-XII^e siècle*, Paris, DeBoeck, 1998, p. 191.

²⁷ Saint-Denis, *op. cit.*, t. 12, p. 708-709: “Ils lui apprirent qu’il [Mourad] avait eu pour père un guerrier hardi et valeureux, qui s’était signalé par de nombreux succès en Grèce et en Arménie. Après sa mort, Lamorat Baxin, poursuivant les projets de son père, avait soumis par la force des armes, la Valachie et la Bulgarie, contrées voisines de la Hongrie... Il avait, dit-on, répété plusieurs fois aux Français qu’après avoir terminé les conquêtes qu’il avait entrepris dans la Hongrie et les pays voisins, il ne manquerait pas de chercher à le voir.”

²⁸ Philippe de Mézières, *op. cit.*, p. 510.

Turcs, une province après l'autre, Hugues de Sainte-Marie aurait pu simplement dire « la Roumanie » ; de même, Mézières aurait pu évoquer la perte de l'Europe orientale aux Turcs et non pas donner une liste exhaustive des états, occupés par les Turcs. Le procédé d'énumération sert à d'autres buts. En en faisant emploi, les auteurs semblent rechercher, avant tout, des effets stylistiques. Ils s'adressent encore à l'imagination des lecteurs et veulent l'ébranler par cette suite interminable d'états perdus aux Turcs. La répétition des termes « royaume » et « empire » donne ainsi la force au texte de Mézières et aide à souligner la puissance des Turcs qui conquièrent aisément royaumes et empires. L'empereur Alexis, quant à lui, se montre impuissant à dire combien de terres en tout sont tombées entre les mains des Turcs et préfère se taire, devant les accomplissements des Turcs allant jusqu'au silence. Le silence, l'ineffable à eux seuls fonctionnent comme litotes visant à suggérer au lecteur plus que ce qui est dit. Le nombre impressionnant de terres conquises met aussi en valeur les capacités militaires des Turcs et leur esprit guerrier, alimentant de la sorte le contenu de la catégorie fonctionnelle « ennemi envahisseur », un des clichés accolés aux Turcs. Enfin, le fait de mentionner l'expansion rapide et ininterrompue de l'empire turc dans la direction occidentale doit rappeler, de manière spectaculaire, aux lecteurs la menace grandissante pour le monde occidental que représentent les Turcs.

Cette menace imminente d'invasion turque ne se traduit pas, dans nos textes, seulement par des procédés comme les propos prétentieux des personnages turcs contre l'Occident ou de longues énumérations des territoires conquis sur les chrétiens. Avec la diffusion en Europe de la lettre qu'Alexis I Comnène aurait adressée à Robert de Flandre pour implorer le secours de l'Occident, s'amorce une tendance qui traversera bon nombre de textes (le *Livre des Fais de Bouciquaut*, la *Chronique du Religieux de Saint-Denis*, l'*Epistre lamentable et consolatoire de*

Philippe de Mézières, les *Chroniques* de Froissart, celles de Guibert de Nogent, de Robert le Moine, etc.) depuis le XII^e jusqu'au XV^e siècles, à savoir, l'utilisation du motif de l'appel au secours contre les Turcs : un personnage de haut rang – roi, empereur, pape – demande aux princes chrétiens l'aide contre l'envahisseur turc. C'est de cette manière que le fait l'empereur byzantin Karmanoli, en des termes très clairs et éloquents : « Karmanoli envoya devers le roy (i.e. de France) un sien ambassadeur... lui supplier que il le vouldist secourir et aidier contre les Turcs, car il ne pouoit plus resister à leur force ». ²⁹

Afin d'intéresser le public occidental à la question turque – sujet qui pourrait paraître insignifiant aux Occidentaux en raison de la position géographique relativement éloignée des états d'Europe occidentale des zones de combats entre chrétiens et Turcs – les auteurs évoquent diverses raisons pour lesquelles il faut aller combattre les Turcs.

Parfois, ce « saint voyage » est présenté comme une occasion d'accomplir des hauts faits chevaleresques. C'est le cas de l'appel lancé par le roi de Hongrie à l'Occident : « Le dit roy de Honguerie... fist savoir par un hairaut que le Bazat venoit sur lui, en son pays... Si avoit délibéré de leur livrer la bataille. Et pour ce, comme tout bon crestien et par especial tous vaillans nobles hommes doivent... aydier à soustenir l'un l'autre contre les mescreans, il lui [au comte d'Eudes] requeroit son ayde... et ainsi le vouldist anoncier à tous bons chevaliers et escuyers qui desiroient accroistre leurs honneurs et leurs vaillances. » ³⁰ L'empereur byzantin, Alexis, dont les propos sont repris dans les chroniques de Robert le Moine et de Guibert de Nogent, compte séduire les Occidentaux par la promesse de plaisirs matériels : *Saltem auri argentique, quorum innumerabiles illic habentur copiae, cupiditas illiceret... Universa, pulcherrimarum feminarum voluptate trahantur, quasi Graecarum mulierum species tanta esset, ut Gallicis modo quolibet*

²⁹ Bouciquaut, *op. cit.*, p. 132.

³⁰ *Ibid.*, p. 89.

praeferrentur.³¹ Le plus souvent, on fait pourtant appel aux sentiments religieux des Occidentaux qui devraient faire tout leur possible pour ne pas permettre aux Turcs de prendre possession des saintes reliques qui se trouvent à Constantinople.³² Enfin, les Occidentaux devraient aller combattre le Turc pour sauver leurs propres pays, car ces envahisseurs ne s'arrêteront pas tant qu'ils n'aient pas conquis toute la chrétienté : l'envoyé du roi de Hongrie avertit donc le roi de France que *si id denegaretur, jam ab ipsis incredulis regionum Bulgarie et Walaquie aprte maxima occupata, ulteriora christianitatis poterant sine obice penetrare*.³³ La même peur du Turc s'exprime aussi dans *Li Fet des Romains* : « ils [les Turcs] prendront hardiment de venir sor Rome, et la metront se il poent en lor sujectione ».³⁴

Le fait que toutes sortes de récompenses - la rémission des péchés, l'accès aux plus grands honneurs chevaleresques, les richesses, l'indépendance même – attendent quiconque irait se battre avec les Turcs en dit long sur le caractère réel et sérieux du danger turc qui a pesé sur la chrétienté pendant des siècles. Le thème de l'appel au secours contribue, lui aussi, à façonner l'image du Turc comme envahisseur dans la conscience collective médiévale de l'Occident, d'autant plus que ces appels s'accompagnent toujours – sans doute, à des fins persuasives – par la description d'affreuses atrocités commises par les Turcs sur les territoires occupés. Ces descriptions constituent un vrai exercice de style, les écrivains rivalisant d'éloquence pour broser un tableau pittoresque de ces envahisseurs turcs dont le comportement est comparé à celui des barbares, des vandals. Le Turc connaît ainsi, en plus d'« envahisseur », un autre

³¹ *Epistolae*, p. 130: “La soif de l'or et de l'argent, dont la région possède des quantités innombrables, pourrait les séduire... Ils pourraient aussi être attirés par le désir de contempler les plus belles femmes, car la beauté des femmes grecques est telle qu'elle leur ferait oublier les femmes gauloises”(notre traduction).

³² Voir la liste complète des reliques citées dans la lettre apocryphe d'Alexis et la chronique de Hugues de Sainte-Marie, *op. cit.*, p. 363-367.

³³ Saint-Denis, *op. cit.*, t. 14, p. 113: “Si on refusait de les [les Hongrois] secourir, les infidèles, qui s'étaient déjà emparés d'une grande partie de la Bulgarie et de la Valachie, pourraient pénétrer sans obstacle jusqu'au coeur de la chrétienté.”

³⁴ *Fet, op. cit.*, p. 556.

synonyme qui lui est constamment accolé : barbare. Nous procéderons plus tard à l'analyse de ce deuxième cliché, inséparable du premier.

ii. Place de l'envahisseur turc dans le discours militaire occidental

Pour expliquer la représentation du Turc comme envahisseur dans les textes du corpus, il faut également tenir compte des considérations d'ordre politique, multiples, qui sont liées à ce terme.³⁵ La notion d'envahisseur placée au premier plan du discours militaire médiéval centré sur les Turcs sert, avant tout, d'instrument de délégitimation politique des forces que les armées chrétiennes doivent combattre. Le Turc est mis dans une position d'extériorité historique comme géographique par rapport aux terres qu'il envahit, alors que les chrétiens d'Occident – Français, Italiens, Allemands – les considèrent comme siennes, même s'il s'agit d'une Asie Mineure ou d'une Bulgarie, pour la simple raison qu'elles font partie du monde chrétien. Cette vision des choses se trouve, par exemple, dans la *Gesta Francorum* dans la scène où les envoyés des croisés à Kerbogha demandent à celui-ci de quel droit les Turcs sont entrés dans la *terram Christianorum et nostram*,³⁶ se référant à la ville d'Antioche. La question ne fait qu'étonner les Turcs, car, de leur point de vue, cette terre leur appartient à eux, puisqu'ils l'ont enlevée à ses anciens propriétaires. Seule la dimension matérielle et non pas spirituelle les intéresse. La notion d'invasion joue ainsi un rôle important dans la propagande menée par l'Église pour encourager la participation aux guerres contre les Turcs, dans ce sens que l'insistance sur l'invasion des terres chrétiennes d'Orient, perçue comme une insulte directe à l'Occident, devrait conduire à la réaction de défense du monde chrétien agressé par les Turcs. Cette représentation métaphorique de la chrétienté en tant que bastion assiégé est un procédé rhétorique majeur dans les *excitatoria*

³⁵ Voir M. Purcell, *Papal crusading policy: the chief instruments of papal crusading policy and crusade to the Holy Land from the final loss of Jerusalem to the fall of Acre 1244-129*, Leiden, Brill, 1975.

³⁶ Anonyme, *op. cit.*, p.148: « la terre des chrétiens, qui est aussi la nôtre ».

pour les expéditions militaires contre les Turcs. Ces derniers sont désignés comme les grands coupables de tout ce qui se passe en Orient et, plus tard, en Europe orientale et centrale. Ils deviennent, par la suite, le moyen de justification de la politique extérieure européenne, somme toute, non moins ambitieuse et expansionniste que celle menée par les Turcs.³⁷ Philippe de Mézières appelle notamment les chevaliers anglais, français, italiens et écossais à s'unir pour aller « tout droit par mer en Turquie » combattre le sultan Bajazet, « racheter nos prisonniers et vengier en Dieu et par Dieu la vergoingne de la foy et de la crestienté ».³⁸ Dans ses propos, Mézières cherche à enflammer l'esprit de vengeance, important dans la société médiévale d'Occident, pour effacer l'humiliation essuyée par la France dans la bataille de Nicopolis. Il ne se distingue en rien, en fait, des premiers croisés qui portaient en guerre de conquête, en invoquant la vengeance du sang du Christ et la délivrance des Saint-Lieux. Les plans expansionnistes des Européens s'expriment souvent en des termes encore plus clairs, comme c'est le cas de Froissart qui fait parler de la manière suivante un guerrier français allant en guerre contre Bajazet qui était sur le point d'attaquer la Hongrie : « Jehan de Bourgoingne, à tout très-grant charge de chevalliers et d'escuiers, yroit en Honguerie et passeroit oultre en la Turquie... et, ce voyage achievé, les chrestiens yroient en Constantinoble et... entreroient en Surie, et acquitteroient la Sainte-Terre et delivreroient Jherusalem et le Saint-Sepuclre des payens ».³⁹ Les auteurs justifient donc la politique extérieure européenne, en la présentant comme le résultat de l'invasion de Bajazet sur le territoire européen. De plus, le lien associatif entre les mots « turc » et « envahisseur » a une fonction importante encore, du point de vue politique, surtout dans les traités de croisade de la fin du Moyen Âge, comme ceux de Torzelo, traduit en français, ou de

³⁷ Nous ne pouvons que reconnaître à quel point E. W. Said avait raison lorsqu'il affirmait que "political imperialism governs an entire field of study [Orientalism], imagination, and scholarly institutions – in such a way as to make its avoidance an intellectual and historical impossibility" (E. Said, *op. cit.*, p. 14).

³⁸ Philippe de Mézières, *op. cit.*, p. 512.

³⁹ Jean de Froissart, *op. cit.*, t. 15, p. 220.

Brocquière. Le but principal de tels traités étant de suggérer des moyens pour mettre un frein à l'expansion turque et, ensuite, défaire l'ennemi pour de bon, la notion d' « envahisseur turc » pourrait, selon ces auteurs, contenir des éléments de solution à ce problème. Parmi de nombreuses propositions avancées par les auteurs mentionnés, n'en retenons que deux, ayant une relation directe au sujet de la présente section. Premièrement, l'un des soucis majeurs des précheurs de croisade consiste à persuader les Européens à s'unir pour combattre le Turc. Comment le faire ? Outre les raisons religieuses, spirituelles, il ne faut pas oublier les intérêts matériels des futurs combattants. Ainsi, les Vénitiens et les Catalans, affirme Torzelo, seraient ravis de fournir des galères « pour la deslivrance de leurs lieux et seigneuries que ont prins les Turcz ». ⁴⁰ Le fait que la présence de ces deux nations dans les terres d'Orient avant la venue des Turcs peut être perçue comme une forme d'invasion, de colonialisme ne semble aucunement troubler l'auteur. La présupposition que toute puissance chrétienne, catholique, européenne a le droit naturel à toute conquête militaire, légitimise évidemment à ses yeux celles des Vénitiens et des Catalans en Orient.

Deuxièmement, l'aide aux troupes chrétiennes viendra, croient Brocquière et Torzelo, des populations tombées sous le joug turc : Grecs, Bulgares, Macédoins, Albanais, Russes, Serbes. Brocquière nous fait savoir que les Turcs forcent de nombreuses nations chrétiennes à servir dans leurs armées et que « s'ilz veoyent les Crestiens et par especial les François en grant puissance contre le Turc, ce seroient ceulx qui luy porteroient plus de dommaige et luy tourneroient le dos, car il les tient en grant servitude ». ⁴¹ Quant à Torzelo, il ne met pas du tout en doute le fait que les seigneurs chrétiens des pays conquis par les Turcs ainsi que ceux qui sont « subjectz au Turc

⁴⁰ Giovanni Torzelo, « L'Advis de Messire Jehan Torzelo », *Le Voyage d'Outremer de Bertrandon de la Brocquière*, éd. Ch. Schefer, Paris, Ernest Leroux, 1892, p. 265.

⁴¹ Bertrandon de La Brocquière, *Le Voyage d'Outremer de Bertrandon de la Brocquière*, ed. Ch. Schefer, Paris, Ernest Leroux, 1892, p. 224 (désormais *Voyage*).

par tribut »⁴² viendront en aide aux Occidentaux partis en croisade contre le Turc, et conclut son traité par l'affirmation suivante, pleine de belles espérances : « Tout le pays se rebellera contre le Turc et ceulx du pays propre seront ceulx qui le destroyront ».⁴³ L'image du Turc en tant qu'envahisseur est, par conséquent, exploitée dans des intentions consolatrices à l'égard des Européens : tout conquérant, tout envahisseur qu'il est, le Turc périra et ce sont ses propres succès militaires qui seront à l'origine de sa perte. Autrement dit, qui sème le vent récolte la tempête. Allusion biblique qui résume on ne peut mieux cette attitude des Occidentaux envers les occupants turcs.

LA CRUAUTÉ INHUMAINE DU BARBARE TURC

La nature barbare du Turc se révèle le mieux dans sa cruauté odieuse, dans son inhumanité, dans ses actes de vandalisme, dans son manque de culture et dans son comportement sauvage.

Les sources médiévales abondent en passages décrivant la cruauté sans bornes des Turcs, les auteurs rivalisant l'un avec l'autre pour donner un tableau choquant des atrocités commises par les Turcs. Il est intéressant de constater que, depuis l'époque de la Première croisade jusqu'au XV^e siècle, la façon de décrier les cruautés imputés aux Turcs n'a subi aucun changement, les écrivains du XV^e siècle répétant presque mot-à-mot les propos de leurs prédécesseurs du XII^e siècle. Le motif de la description des atrocités turques – le plus souvent dans les discours de pape ou de roi – bénéficie d'une popularité persistante et fige, de ce fait, dans un cadre rigide l'image du Turc comme barbare. Citons deux présentations des Turcs, l'une datant du XII^e siècle, l'autre du XV^e siècle. La description de Guibert de Nogent, pour brève

⁴² Giovanni Torzelo, *op. cit.*, p. 265.

⁴³ *Ibid.*, p. 266.

qu'elle soit, est une belle illustration de la cruauté légendaire des Turcs: *De eccleciis querimonia est... in quibus equorum ac mulorum ceterorumque animalium catabula construebat... Porro de catholicorum necibus frustra agerem, quum mortuis in fide vitae aeternalis videretur instare concombium; superstites sub miseri jugo famulatus vitam gererent, ipsis, ut arbitror, mortibus acriorem... Virgines enim fidelium deprehensae publicum fieri praecipiebantur scortum... Matres correptae in conspectus filiarum, multipliciter repetitis diversorum coitibus vexabantur...*⁴⁴ Dans sa *Chronique*, Michel Pintoin, qui a vécu à la fin du Moyen Âge, accuse les Turcs des mêmes crimes exprimés en presque les mêmes termes: *A Basita scelestissimo tyranno, Bulgarie, Walaquie et Pannonie christianos locis plurimis vinclis mancipatos et compedibus, fame attrittos, horrendis carcerum clauses ergastulis, squalore sordidos, indutos amaritudine et sedere in mendicitate et ferro notum est universis... Quis eorum sevicias siccis posset audire oculis? Rapiuntur ecclesiarum sacra pignora et eorum filii... aut ceduntur gladiis more bidencium... conviciantur sacerdotes, coguntur virgins fornicari, nec matronis etas maturior suffragatur.*⁴⁵ Les deux passages partagent plus d'un point commun: les Turcs se montrent irrespectueux envers les églises, ils massacrent les chrétiens, les réduisent en esclavage, violent les vierges et maltraitent les chrétiens sans distinction d'âge. D'habitude, les Turcs exercent leur rage sur les faibles (*mortificantes pedites peregrines, puellas, mulieres, parvulos ac senes*),⁴⁶

⁴⁴ Guibert de Nogent, *op. cit.*, p. 131: "Il [l'empereur Alexis] se plaignait que les églises avaient été transformées en étables pour les chevaux, les mules et d'autres animaux... Il n'aurait pas raison que je mentionne le massacre des catholiques, car les fidèles qui sont morts reçurent en échange la vie éternelle, alors que ceux qui ont survécu ont mené une vie misérable, à laquelle ils étaient attachés par le joug de l'esclavage, une vie pire que le sort des morts... Ils [les Turcs] firent des vierges des prostituées publiques... Les mères étaient violées devant les yeux de leurs filles maintes et maintes fois par différents hommes..." (notre traduction)

⁴⁵ Saint-Denis, *op. cit.*, t. 17, p. 424-426: "Bajazet, le plus cruel des tyrans, réduisit en captivité presque tous les chrétiens de la Bulgarie, de la Valachie et de la Pannonie; chargés de fers, épuisés par la faim, enfermés dans d'horribles cachots et abreuvés d'amertume, ils languissent au sein de la misère de l'esclavage... Qui pourrait entendre, sans verser des larmes, le récit de leurs atrocités? Ils dépouillent les églises de leurs ornements sacrés, ils enlèvent les enfants... ou les égorgent comme des victimes... Ils outragent les prêtres, déshonorent les jeunes filles et exercent même leur brutalité sur les femmes que leur âge devrait protéger."

⁴⁶ Albert d'Aix, "Historia Hierosolymitana", *RCH, Documents occidentaux*, t. 4, Paris, Imprimerie nationale, 1879, p. 39: "ils tuent pèlerins, filles, femmes, enfants et vieillards" (notre traduction).

comportement indigne d'un chevalier, voire d'un homme tout simplement. Sacrilèges, ces envahisseurs barbares traitent avec une cruauté inouïe même les gens d'Eglise: ils tuent les moines, violent les nonnes, découpent en pièces des prêtres en exercice de fonctions (*unum presbyterum missam celebrantem invenerunt, quem ante altrare detruncaverunt*)⁴⁷ et même sodomisent des évêques.⁴⁸ La férocité des Turcs frise parfois la perversion, quand la contemplation de leurs propres crimes les remplit de joie. C'est ainsi que les Turcs éprouvent du plaisir en tuant Rainald Porchet⁴⁹ ou qu'ils massacrent les chrétiens pour rire. On voit l'emir turc Il-gazi prendre plaisir à en faire mourir de soif les chrétiens captifs.⁵⁰ L'énormité des crimes commis par les Turcs inspire parfois de l'horreur à eux-mêmes. Aussi Bajazet ordonne-t-il de mettre fin au massacre des chrétiens, dégoûté de voir "les bourreaux souillés de sang depuis les pieds jusqu'à la tête."⁵¹

Pour mettre en relief l'inhumanité dépassant les limites de l'imaginable dont font preuve les Turcs, les écrivains ont le choix entre plusieurs procédés rhétoriques, les plus communs étant ceux d'analogie: la comparaison et la métaphore. L'analyse des textes sélectionnés montre que les auteurs ont une prédilection manifeste pour les représentations métaphoriques biologisées du Turc, établissant une analogie entre les Turcs et animaux. Cette analogie nous semble efficace, car elle satisfait plusieurs objectifs à la fois. Le fait de nommer les Turcs "bêtes" les place, tout d'abord, du côté du non-humain, ce qui met en évidence cette altérité fondamentale: le Turc/non-humain face à "nous"/humain. Une fois encore, on se convainc que le Turc est l'Autre par

⁴⁷ Robert le Moine, "Historia Iherosolimitana", *RHC, Documents occidentaux*, t. 3, Paris, Imprimerie impériale, 1856, p. 734: "ils trouvèrent un prêtre célébrant la messe qu'ils tuèrent devant l'autel" (notre traduction).

⁴⁸ Voir Guibert de Nogent, *op. cit.*, p. 131-2.

⁴⁹ Pierre Tudebode, « Hierosolymitano Itinere », *RHC, Documents occidentaux*, t. 3, Paris, Imprimerie impériale, 1856, p. 52: *Turci cum magno gaudio decollaverunt eum* ("Les Turcs le décapitèrent avec une grande joie", notre traduction).

⁵⁰ Gauthier le Chancelier, "Bella Antiochena", *RHC Documents occidentaux*, t. 5, Paris, Imprimerie nationale, 1895, p. 112.

⁵¹ Saint-Denis, *op. cit.*, t. 17, p. 519: *tortores a planta pedis usque ad verticem cruore*.

rapport à nous. Aussi, le caractère bestial des Turcs explique en quelque sorte leur comportement cruel envers leurs ennemis: il est sous-entendu que seuls les bêtes et non les êtres humains sont capables de telles atrocités. Enfin, la présentation du Turc en tant que bête fait partie de la campagne de dénigrement contre ce peuple oriental, le dénigrement étant un des piliers idéologiques de la propagande guerrière occidentale.

Le plus souvent, les auteurs se bornent à lancer, ça et là dans le texte, cette épithète diffamatoire, “bête”. Ainsi, Robert le Moine exalte la bravoure des Francs qui ont tué les Turcs comme des bêtes à l’abattoir (*sicut in macella bestiarum corpora solitum est dilaniare, sic et nostris licitum erat Turcorum corpora macerare*).⁵² Odon de Deuil ne cache pas son aversion pour les Turcs qui ne sont pour lui que des *fera quae sanguine gustato fit trucior*.⁵³ Des métaphores et des comparaisons plus spécifiques ne manquent pas non plus dans nos textes. L’auteur anonyme du *Livre des Fais* utilise ainsi une métaphore zoologique – “cette chiennaille”,⁵⁴ “ces chiens”⁵⁵ – pour désigner les Turcs. Parfois, les écrivains construisent, dans un élan poétique, des comparaisons développées où l’ennemi apparaît sous la forme de divers animaux destructeurs. Les chrétiens défaits par les Turcs sont décrits dans le *Livre des Fais* comme “brebis esparses sans pastour entre les loups”,⁵⁶ qui est une allusion biblique. Robert le Moine établit un parallèle entre le Turc et la sauterelle/la locuste: *superficiem terrae cooperuerant, sicut locusta et bruccus, quorum non est numerus*.⁵⁷ Enfin, Bertrandon de la

⁵² Robert le Moine, *op. cit.*, p. 833: “Tout comme il est d’usage de découper les corps d’animaux à l’abattoir, il nous était loisible de déchiqueter les corps des Turcs” (notre traduction).

⁵³ Odon de Deuil, *Histoire de la croisade de Louis VII*, éd. M. Guizot, Paris, J. L. J. Brière, 1824, p. 368: “bêtes ferores, qui deviennent plus cruelles lorsqu’elles ont goûté du sang.”

⁵⁴ Bouciquaut, *op. cit.*, p. 111.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 114.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 117.

⁵⁷ Robert le Moine, *op. cit.*, p. 763: “Ils couvrirent la surface de la terre, comme des locustes et des sauterelles sans nombre” (notre traduction).

Brocquière fait preuve d'un mépris encore plus évident, notant que les Turcs "se rassemblent comme pourceaux au cry l'un de l'autre".⁵⁸

LE BARBARE TURC ET SON MANQUE DE CIVILISATION

Aujourd'hui encore, on appelle barbare celui qui est "sans goût et incapable d'apprécier les beautés de l'art" (Littré).⁵⁹ Or, les sources médiévales nous apprennent que le Turc non seulement ignore les beautés de l'art mais s'acharne à les anéantir. Ainsi, en plus de la cruauté et de la bestialité, il y a aussi le vandalisme qui s'ajoute à la liste des crimes dont l'Occident accuse les Turcs. L'image de la barbarie turque se trouve renforcée du fait de ce manque de respect pour les oeuvres d'art représentatives de la civilisation. Il est vrai qu'au Moyen Âge l'heure n'est pas encore à déplorer les dégâts causés par les Turcs aux monuments antiques de l'Anatolie, comme le feront les voyageurs humanistes de la Renaissance.⁶⁰ L'attention des écrivains médiévaux se porte plutôt sur la profanation des églises et autres lieux saints et sur la démolition des demeures des chrétiens. Par exemple, Brocquière affirme avoir vu en maints lieux en Turquie les traces de la rage destructrice à laquelle les Turcs ont soumis tant les édifices laïcs⁶¹ que religieux.⁶² Les actes de vandalisme s'accompagnent toujours de scènes de pillage, les Turcs emmenant avec eux "chevaux, anes, mulets, or et argent et tout ce qu'ils pouvaient trouver".⁶³ Cette soif du gain turque ne serait, en fait, que le corollaire de leur avidité insatiable, un des sept péchés capitaux selon la tradition chrétienne. Leur avarice l'emporte même sur le sentiment de gratitude quand

⁵⁸ *Voyage*, p. 223.

⁵⁹ Le dictionnaire d'Émile Littré en ligne,

<<http://francois.gannaz.free.fr/Littré/xmlittré.php?rand=&requete=barbare>>.

⁶⁰ À consulter E. Kafé, "Le mythe turc et son déclin dans les relations du voyage des Européens de la Renaissance", *Oriens*, 21, 1968-69, p. 168-170.

⁶¹ *Voyage*, p. 92: "sy a beaucoup de chasteaux destruitz qui souloient ester crestiens anciennement".

⁶² *Ibid.*, p. 94: "ceste ville de Misses... a esté ville aux Crestiens, car il y a encores aulcunes eglises à moittié destruites".

⁶³ Anonyme, *op. cit.*, p. 54-55: *ducebant equos secum et asinos et mulos, aurum et argentums et ea que reperire poterant.*

les seigneurs turcs, nous apprend Simon de Saint-Quentin, s'approprient les trois cent mille pièces de monnaie d'or (*omnia retinuerunt ipsi Turci*)⁶⁴ que le sultan de Konya destinait, en signe de reconnaissance, aux mercenaires européens pour avoir su réprimer la révolte de Paperoissole. C'est toujours dans l'espérance de s'enrichir que les Turcs épargnent la vie à certains grands seigneurs français faits prisonniers dans la bataille de Nicopolis. Une pareille décision ne peut pas surprendre, car les Turcs, affirme Froissart, "sont grandement convoitieux sus or et sus argent" et qu'ils "extrairoient grand finance" des seigneurs pris.⁶⁵ Encore plus révélateur au sujet de l'amour turc pour l'argent est le témoignage de l'auteur du *Livre des Fais*, lorsque le sultan Bajazet prend la décision de laisser la vie aux prisonniers français et de les libérer en échange d'une grande rançon, bien que sa conscience et ses conseillers lui disent le contraire: il serait préférable de mettre les Français à mort, sinon ils pourraient revenir en Turquie avec des renforts et se venger de l'humiliation subie en détruisant le pays. Malgré le danger menaçant son pays, Bajazet opte pour la rançon et se laisse, en plus, séduire par la promesse de "mains beaulx dons".⁶⁶

Dans les textes de notre corpus, on voit aussi souvent les Latins refuser aux guerriers turcs l'armure et l'emploi des armes, exception faite de l'épée et des flèches. D'où la comparaison des Turcs aux barbares, car une représentation très répandue associe la barbarie à un retour aux modes anciens dans l'art de la guerre.⁶⁷ Les procédés turcs sont assimilés à un stade inférieur de la civilisation, qui permet, en outre, de mettre en valeur les méthodes françaises liées au présent de la civilisation et au progrès, à l'avenir donc. En cela se perçoit, à

⁶⁴ Simon de Saint-Quentin, *Histoire des Tartares*, ed. J. Richard, Paris, P. Geuthner, 1965, p. 64.

⁶⁵ Jean de Froissart, *op. cit.*, t. 15, p. 320.

⁶⁶ Bouciquaut, *op. cit.*, p.124.

⁶⁷ "La formation du couple antithétique barbarie/civilisation et son évolution avant 1914", *La représentation du soldat pendant la Grande Guerre*, Académie d'Amiens, septembre 2004 < http://crdp.ac-amiens.fr/historial/soldat/thema_repres_01_formation.html>.

notre point de vue, l'arrogance civilisationnelle française envers les Turcs et l'attitude orientaliste de l'Occident médiéval vis-à-vis du Turc, marquée par le concept de "typologie binaire de races, de cultures et de sociétés avancées et arriérées" qui se trouve à l'origine de la politique imperialiste de l'Occident en Orient.⁶⁸ Donnons-en quelques exemples précis, pris du domaine des armes et des armements turcs.

Les auteurs médiévaux exploitent avec une constance remarquable le motif des armes turques obsolètes, qui se rencontre dans les textes datant du XII^e siècle jusqu'au XV^e siècle. Ainsi, l'armure turque se cassant au premier coup d'épée ne vaudrait rien: *Loricarum, ut putabant, impenetrabilium praetextiones tenuitatis accusant. Nullis corporum partibus munimenta profuerant; quicquid tutum barbari judicant, infirmatur; quicquid Franci tetigere, conscindunt.*⁶⁹ Bertrand de la Brocquière fait une description encore plus détaillée des "habillemenz de guerre"⁷⁰ turcs qu'il a vus de ses propres yeux, ayant assisté à une grande fête, à l'occasion de laquelle les soldats du sultan avaient mis leurs costumes d'apparat. Il mentionne notamment les "brigandines asses belles de plus menue escaille",⁷¹ autrement dit, une cotte de maille, allant jusqu'à la demi-cuisse et à laquelle s'attachent des draps de soie. Pour se faire mieux comprendre de ses lecteurs, l'auteur ajoute un commentaire explicatif assez curieux, précisant que ces brigandines turques ressemblent fort à celles que l'on "voit en peintures du temps de Julle Cesar".⁷² Les guerriers turcs du début du XV^e siècle seraient habillés à la romaine!

⁶⁸ E. Said, *op. cit.*, p. 207: "The whole question of imperialism ... carried forward the binary typology of advanced and backward (or subject) races, cultures and societies. Along with all other peoples variously designated as backward, degenerate, uncivilized, and retarded, the Orientals were viewed in a framework constructed out of biological determinism and moral-political admonishment... Since the Oriental was a member of a subject race, he had to be subjected: it was that simple."

⁶⁹ Guibert de Nogent, *op.cit.*, p. 171: "Ils trouvèrent leurs cottes trop fragiles. L'armure ne protégeait nullement leurs corps; tout ce que les barbare considéraient solide s'avérait faible; tout ce que touchaient les Francs se cassait. " (notre traduction)

⁷⁰ *Voyage*, p. 219.

⁷¹ *Ibid.*, p. 219.

⁷² *Ibid.*, p. 219.

Non seulement l'armure, mais aussi les armes turques seraient obsolètes. Ainsi, Michel Pintoin se contente d'une courte remarque expliquant le succès des Européens dans la bataille: *maxima pars eorum armis esset insufficienter contacta*.⁷³ Quant à Torzelo, il n'exprime aucun doute que la victoire sur les Turcs sera facile, vu qu'ils sont très mal armés par rapport aux Européens: "Entre ceulx cy [20 mille chevaliers turcs], s'en peuvent trouver dix mil bien armez; le demourant est sans armes, fors seulement escus, espées, arcz et flesches. Et avec ce, il y a environ dix mil gens de pié: et ceulx ci ne sont sans armes fors seulement espées, arcs et flesches. Et les aulcuns ont escus et les aultres non. C'est cy toute la puissance du Grant Turc..."⁷⁴ Dans sa réponse à l'*Advis* de Torzelo, Brocquière ne partage pas tout à fait l'optimisme de l'Italien et se montre en général bien moins dédaigneux vis-à-vis des Turcs, mais cela n'empêche pas que lui aussi signale les mauvais armements de l'adversaire: en plus de l'arc et de l'épée le Turc ne connaît qu'"une mache grosse sur le rond, de plusieurs quarres à court manche qui est un perillon baston quant il assene sur les espaules ung home desarmé ou sur les bras et je croy que qui en pourroit ferir à son aise, il estourdiroit ung home en une salade."⁷⁵ Dans le texte de Guillaume de Tyr, on voit aussi les Turcs se battre avec des "maces" et des "qanes forz et roides",⁷⁶ alors que l'auteur anonyme du Livre des fais de Bouciquaut indique que les Turcs portent en bataille de "grans macues de cuivre et toutes brançonneuses".⁷⁷

Armés de telle façon, ridicule somme toute, les Turcs, guerriers aux techniques archaïques, ne seront pas en mesure d'offrir une longue résistance aux "archiers", aux "crennequiniers", aux "arbalestriers" européens, guerriers au fait des nouvelles techniques

⁷³ Saint-Denis, *op. cit.*, t. 16, p. 391: "la plupart des ennemis étaient mal armés."

⁷⁴ Giovanni Torzelo, *op. cit.*, p. 264.

⁷⁵ Bertrandon de la Brocquière, "Réponse à l'*Advis* de Torzelo", *op. cit.*, p. 221.

⁷⁶ Guillaume de Tyr, *op. cit.*, p. 719.

⁷⁷ Bouciquaut, *op. cit.*, p. 109. Dérivé d'un substantif *brançon correspondant au picard *branchon* avec le sens de "spitzes Ende" (bout pointu), selon F. Godefroy (I, 721 b), voir p. lxvi-lxvii.

militaires. Cette idée se répercute aussi dans *Li Fet des Romains*, bien que l'auteur se montre encore plus catégorique que Torzelo, refusant aux Turcs même l'usage de l'épée: "Ne sevent il ne ne poent rien, ne de mouton ne de mangonel ne d'autres engins de guerre n'ont il point a us... Totes genz vertueuses se combatent as espees, qui longuement volent durer em bataille. Mes lues que li Turs a tant tret que ses carqais est vuiz, il covient que il se departe de l'estor."⁷⁸ La valeur purement rhétorique de telles affirmations est évidente, bien qu'il soit souvent difficile, reconnaissons-le, de déterminer où s'arrête la description et où commence la rhétorique.

LE COMPORTEMENT SAUVAGE DU TURC

Pour terminer notre aperçu des diverses composantes de la figure du barbare turc, évoquons-en une dernière et non la moindre. Il s'agit de la nature sauvage du barbare, le mieux illustrée par les épouvantables cris de guerre et le bruit effrayant et assourdissant qui accompagnent toujours son apparition. On peut constater que les auteurs ne laissent échapper aucune occasion pour mentionner le vacarme que fait "la sauvaige gent de Turquie",⁷⁹ en engageant une attaque contre les chrétiens. Le caractère permanent de tel comportement fait en sorte que le bruit et les cris de guerre, d'une part, acquièrent le rang de coutume, de tradition militaire propre aux guerriers turcs,⁸⁰ et, de l'autre, alimentent la catégorie de "barbare turc" car seuls les barbares sont censés se comporter de telle manière, indigne du civilisé. En fait, les termes utilisés par les auteurs pour décrier la conduite barbare des Turcs reposent souvent sur l'extension de lexiques désignant la bestialité de ce peuple, autre trait caractéristique du barbare, comme nous venons de le voir. Il n'est, par conséquent, pas rare de voir dans nos textes les Turcs

⁷⁸ *Fet*, p. 557.

⁷⁹ Philippe de Mézières, *op. cit.*, p. 519.

⁸⁰ Albert d'Aix, *op. cit.*, p. 567: "Turci... more suo altis vocibus inclamantes" ("Les Turcs... criant à haute voix, selon leur coutume", notre traduction).

vociférants décrits dans des termes les rapprochant des animaux.⁸¹ Les exemples de ce type pourraient être cités indéfiniment, car ils se rencontrent chez de nombreux auteurs médiévaux et constituent, en quelque sorte, un lieu commun littéraire, sans lequel ne se passait aucune mention des Turcs.

Il n'est pas rare non plus de voir les auteurs médiévaux mettre en exergue la nature barbare des Turcs, en mentionnant ensemble leurs cris de guerre et leur langue, rude, incompréhensible et qui choque l'oreille, à leur avis. L'un des chroniqueurs de la Première croisade les mieux connus à l'époque médiévale, Robert le Moine, trouve des accents tout à fait barbares à la langue turque qui est, paraît-il, à l'image du peuple incivilisé qui la parle: [*Les Francs*] *viderunt trecentorum Turcorum millia sibi occurrere, et clamosis vocibus nescio quid barbarum perstridere.*⁸² Le ton méprisant de l'historien laisse percevoir la conscience de sa supériorité civilisationnelle vis-à-vis du Turc qui devient formellement inscrit – cette fois, de par sa langue, – dans la longue lignée des peuples barbares, ennemis de la civilisation, représentée, dans l'Antiquité, par le monde gréco-latin et, au Moyen Âge, par l'Occident latin, héritier proclamé de la Grèce et de Rome antiques.

Tout en reprenant les propos de Robert le Moine concernant la langue turque, Tudebode fait apparaître une dimension supplémentaire, religieuse, dans la perception occidentale des Turcs, les décrivant comme “clamantes videlicet atque stridentes excelso clamore, atque dicentes nescio quid diabolicum in barbarea lingua.”⁸³ Au fait, déjà la *Gesta Francorum* de l'Anonyme, la plus ancienne chronique relatant la Première croisade, appelle la langue turque “diabolique”:

⁸¹ Guillaume de Tyr, *op. cit.*, p.742: “moult grant noise firent, il glatissoient comme chien, et fesoient sonner tabors et timbres”.

⁸² Robert le Moine, *op. cit.*, p. 759: [Les Francs] virent arriver à eux trois cent mille Turcs, frappant l'air de cris bruyant et de je ne sais quelles paroles barbares.”

⁸³ Pierre Tudebode, *op. cit.*, p. 25: “[Les Turcs] se mirent à pousser d'immenses clameurs, vociférant avec un bruit infernal je ne sais quelles paroles en langue barbarea/étrangère.”

*continuo Turci coeperunt stridere et garrere ac clamare, excels voce dicentes diabolicum nescio quomodo in sua lingua.*⁸⁴ Le vacarme, la cacophonie, la disharmonie figurent parmi les attributs traditionnels du Diable. Rien de surprenant donc que le tapage, produit par les Turcs et accompagné de cris dans une langue discordante, a mené les observateurs occidentaux à qualifier le Turc non seulement de barbare, mais aussi d'inferral, de diabolique. Il n'en est pas moins vrai que les cris et la langue des Turcs n'acquièrent une connotation péjorative que dans les écrits engagés, stylistiquement marqués. Les textes plus neutres du point de vue stylistique en sont dépourvus.⁸⁵

LE TURC ET L'ÉGOCENTRISME CIVILISATIONNEL EUROPÉEN

Comme nous l'avons dit auparavant, la représentation du Turc en tant qu'“envahisseur” servait, entre autres, à masquer les projets expansionnistes des Occidentaux eux-mêmes et à rendre inadmissibles et illégitimes les conquêtes turques. L'usage du terme “barbare” pour qualifier l'ennemi turc obéit également à des critères politiques et vise les mêmes objectifs, en prenant cette fois, comme argument, le caractère barbare du Turc. L'ennemi vient non seulement en envahisseur, enlevant les anciens territoires chrétiens, mais il présente aussi une menace importante à la civilisation incarnée par l'Occident. Cette vision de l'antagonisme a fonctionné depuis les premiers contacts des Européens avec les Turcs pendant la Première croisade et a continué jusqu'à la Renaissance, apportant une raison de plus quant à la nécessité de lutter contre

⁸⁴ Anonyme, *op. cit.*, p. 44: “Tout de suite, les Turcs se mirent à crier, hurler et vociférer, disant je ne sais quoi de diabolique dans leur langue.”

⁸⁵ Citons, à titre d'exemple, le cas de Bertrandon de la Brocquière qui parle en termes bienveillants de la langue turque qu'il s'efforce d'apprendre à l'aide d'un guide de conversation turc-italien, composé pour lui par un Juif lettré. Cette méthode d'apprentissage suscite le plus vif intérêt des compagnons turcs de Brocquière qui s'empressent de lui être utiles: “Dix ou douze Turcz s'assamblèrent autour de moy et se prindrent à rire quant ilz virent ma lettre et en furent aussy merveilliez que nous sommes de la leur. Depuis celle heure, ils furent s'y embesoigniez de m'apprendre à parler qu'ilz me disorient tant de fois une chose et en tant de manieres qu'il falloit que je la reteinsse” (*Voyage*, p. 64).

ce peuple. En d'autres termes, l'enjeu est, à en croire les prédicateurs des croisades médiévaux, de défendre et de préserver la civilisation (occidentale) agressée par la barbarie turque. Dans de telles circonstances, il est loisible sinon impératif de combattre le Turc: s'il est lié au comportement dévastateur, barbare, la réaction militaire occidentale ne peut être, par opposition, que civilisatrice.

Dans un sens large, cette vision du Turc barbare, envisagé dans son ensemble, apparaît comme une construction imaginaire faisant partie de la lutte séculaire opposant l'Occident civilisé à l'Orient sauvage. Mais aussi, sur un plan plus restreint, la notion de "barbare turc" est utilisée par les auteurs médiévaux français dans le but de souligner le caractère exceptionnel de la civilisation française, quand la francité devient synonyme de la civilisation même, au regard français. La conception française de la nation se battant pour la défense du monde civilisé découle tout naturellement de cette certitude d'une vocation civilisatrice de la France. On objectera peut-être que le Moyen Âge n'a pas connu le nationalisme, la naissance même de l'idée de nation, un des éléments caractéristiques de l'État moderne, ne datant que de la Renaissance, voire plus tard. Il nous semble pourtant possible de reporter à l'époque médiévale l'émergence des premiers germes du patriotisme et du sentiment de la fierté et de la supériorité nationales, ne serait-ce que dans le cas des Français.⁸⁶ Le discours mélioratif visant à encenser sa propre nation se construit souvent à travers le rejet et la dévalorisation de l'Autre; c'est pourquoi les propos élogieux sur les Français apparaissent d'habitude dans des textes ayant comme sujet les guerres des Français avec leurs ennemis, les Turcs entre autres. Ainsi, l'auteur anonyme du XV^e siècle narrant la bataille entre les Turcs du Bajazet et les Français profite de l'occasion pour louer sa

⁸⁶ G. Beaune, "La notion de nation en France au Moyen Âge", *Communications*, 45, 198, p. 101-116); J.-M. Moeglin, "Nation et nationalisme du Moyen Âge à l'époque moderne (France-Allemagne)", *Revue historique*, 611, 1999, p. 537-553; Y. Lacze, "Le rôle des traditions dans la genèse d'un sentiment national au XV^e siècle. La Bourgogne de Philippe le Bon", *Bibliothèque de l'École des Chartes*, Paris, 1972, t. 29, p. 303-385.

nation: “Ha! Noble contrée de François! Ce n’est mie de maintenant que tes vaillans champions se monstrent hardis et fiers entre trestoutes les nacions du monde! Car bien l’ont de coustume tres leur premier commencement, si comme il appert par toutes les histoires que de fais de batailles où François ayent esté font mencion... par les espreuves de leurs grans faiz, que nulles gens du monde oncques ne furent trouvez plus hardis ne mieulx combatans, plus constans ne plus chevalereux des François.”⁸⁷

De même, Baudri de Dol exclame: *O super omnes regiones extollenda Gallia!*⁸⁸ Robert le Moine, originaire de Reims, relate le discours du pape Urbain – lui-même né dans le Nord de la France – adressé aux Français et exaltant leur gloire militaire et le statut honorifique de la France en tant que “Fille aînée de l’Eglise”: *Gens Francorum, gens transmontana, gens, sicuti in pluribus vestris elucet operibus, a Deo electa et dilecta, tam situ terrarium quam fide catholica, quam honore sanctae Ecclesiae, ab universis nationibus segregata...*⁸⁹

Vu l’idée médiévale française sur la position exceptionnelle, supérieure de la France parmi toutes les nations, ce qui a été exemplifié par les citations fournies plus haut, c’est à elle que revient aussi l’éminent rôle de protectrice de la civilisation. Cette perception de la France se traduit notamment dans le fait que tous font appel aux Français, dès qu’apparaît aux frontières du monde civilisé/chrétien une horde de barbares menaçant de bousculer l’ordre établi. C’est aux Français, avant toute autre nation, que s’adresse, en 1396, le roi de Hongrie attaqué par Bajazet; c’est à la cour de France que se présentent Hayton l’Arménien et, plus tard, Philippe de Mézières (au nom du roi de Chypre) pour demander du secours contre les Turcs; c’est à Philippe VI de

⁸⁷ Bouciquaut, *op. cit.*, p. 107-8.

⁸⁸ Baudri de Dol, “Historia Jerosolimitana”, *RHC, Documents occidentaux*, t. 4, Paris, Imprimerie nationale, 1879, p. 28 : “O Gaule, supérieure à toutes les autres terres!” (notre traduction).

⁸⁹ Robert le Moine, *op. cit.*, p. 727: “Peuple français, peuple d’au-delà des montagnes, peuple élu et aimé de Dieu, comme cela se reflète dans vos nombreuses oeuvres, distingué de toutes les autres nations tant par la position de votre pays que par votre foi catholique et l’honneur de la Sainte Église” (notre traduction).

Valois qu'en appelle, en 1336, le pape Benoît XII, venu à Avignon prêcher la croisade, alors même que le roi avait déjà formé, en 1333, le projet d'une expédition contre les Turcs.⁹⁰

N'oublions pas non plus l'appel lancé à Clermont par le pape Urbain en 1095 non tellement aux chrétiens en général qu'aux Français, à en croire Guibert de Nogent: *Ad quos papa Urbanus contra Turcos praesidia contractures divertit? None ad Francos? Hi nisi praeissent et barbariem undecumque confluentium gentium vivaci industria et impavidis viribus constrinxissent...*⁹¹ D'ailleurs, ajoute Guibert, les papes ont bien l'habitude de ne demander secours qu'aux Français en cas de danger: *Apostolicae nempe sedis pontificibus ab antiquo consuetudinarium fuit, si quam sunt passi a finitima gente molestiam, auxilia expetere semper a Francis.*⁹²

CONCLUSION

Il découle des considérations qui précèdent que les auteurs médiévaux français, en comparant les Turcs aux barbares des siècles passés, ont puisé abondamment dans leur propre culture et, par extension, dans le fond culturel européen pour représenter la figure de l'ennemi turc. Dans cette perspective, l'image du Turc, tel qu'il apparaît dans les textes médiévaux examinés, nous en dit long sur les Français de l'époque plutôt que sur les Turcs. Les auteurs étudiés ne poursuivaient pas, en établissant des parallèles entre les Turcs et les barbares, l'objectif de saisir fidèlement la réalité et de donner du Turc un portrait aussi réaliste que

⁹⁰ J. Viard, « Les projets de croisade de Philippe VI de Valois », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 97, 1936, p. 305

⁹¹ Guibert de Nogent, *op. cit.*, p. 135: «À qui s'adressa le pape Urbain, en lançant son appel au secours contre les Turcs? N'était-ce pas aux Français? S'ils n'avaient pas été là, attaquant les barbares partout, dévouant leur énergie indomptable et leur force intrépide à la bataille...» (notre traduction).

⁹² Guibert de Nogent, *op. cit.*, p. 135: «C'était une tradition ancienne des papes de toujours demander secours aux Français, s'ils avaient été attaqués par un peuple voisin». À consulter là-dessus *La Chevalerie Ogier de Danemarque*, éd. M. J. Barrois, Paris, Techener, 1842. Cette chanson de geste française (XII^e s.) raconte, entre autres, les aventures d'Ogier à Rome, où il accompagne Charlemagne à qui le Pape a demandé secours contre les Sarrasins assiégeant la ville.

possible. Leurs intentions étaient ailleurs et témoignent d'un parti-pris contre les Turcs, attitude, somme toute, fort compréhensible, compte tenu de la conjoncture historique et politique de l'époque. Le parti-pris, la propagande présupposent la déformation de la réalité, ce qui inscrit le discours médiéval français sur le Turc dans un discours plus large, celui de l'altérité.